FEUILLETON DU 12 JANVIER. — N° 269

LES DEUX ORPHELINES

PAR

Adolphe D'ENNERY

QUATRIÈME PARTIE

Sa main agitée d'un tremblement fit le simulacre de dresser un couvert sur cette table où gisait, renversée, la bouteille qui avait contenu de l'eau-de-vie.

Puis tout à coup elle dressa l'oreille, comme si elle eût songé à celle qu'elle appelait « son rossignol ».

Elle eut un cri rage.

Et tendant son poing fermé vers la porte du grenier :

— Attends, gueuse ! hurla-t-elle !... attends !... J'vas t'faire pleurnicher, guenille !.. attends moi je t'apporte ton dîner, canaille qui m'vole l'pain que j'y donne !...

Saisissant alors d'une main la bouteille qui servait de chandelier, la Frochard se mit en marche pour atteindre l'escalier.

Mais elle chancelait. L'ivresse revenait plus violente que jamais. La mégère tournoyait, trébuchait, se heurtait...

Soudain elle poussa un cri, et lâcha les objets qu'elle tenait.

La chandelle glissa au bas de ses jupes effilochées...

Une langue de feu lécha l'étoffe humide qui grésilla lentement, dégageant une fumée puante.

Puis le feu gagna le haut des jupes, communiquant l'incendie aux hardes.

Le Frochard se trouvait bientôt entourée de flammes.

Le feu commençait à lui mordre les chairs.

La douleur dissipant, tout à coup, l'ivresse, la misérable créat re comprit, dans un retour subit de lucidité, l'effroyable danger qu'elle courait.

Elle poussait des cris de hyène et se démenait comme une possédée, appelant au secours...

Les flammes augmentaient, activées par les mouvements violents de l'affolée.

— Sauvez-moi !... sauvez-moi !... suppliait la misérable en se tordant...

Ses mains cherchaient à arracher les hardes en feu et rencontraient la flamme qui les dévorait.

Les cheveux s'enflammant entourèrent cette hideuse tête d'un bandeau lumineux.

La Frochard s'élança vers la porte qu'elle ouvrit...

La voici dans la rue...

Elle pousse des cris terribles et court, spectre enflammé, appelant au secours...

Dans les masures dont les portes sont depuis longtemps fermées, on a entendu.

Mais qui voudrait s'occuper de la veuve du supplicié ?

Chacun hausse les épaules en disant :

« — C'est encore cette gueuse qui est saoûle !... »

Et pendant ce temps la misérable parcourt le quartier en hurlant.

Cette fois elle est parvenue à attirer l'attention. Quelques portes se sont ouvertes.

Mais en voyant l'horrible tableau de cette femme tout en feu, personne ne veut s'approcher... On la fuit comme on fuit un danger...

On s'éloigne avec horreur de cette créature éperdue qui peut communiquer le feu à ceux qui chercheraient à lui porter secours...

Et les portes se referment.

Toute cette scène s'est passée rapidement.

La Frochard retourne sur ses pas...

La voici de nouveau dans son taudis. La douleur l'a terrassée. Elle roule sur le sol, en proie à d'épouvantables convulsions...

Et les flammes qui n'ont plus de haillons à dévorer, s'attaquent maintenant aux chairs.

Ce n'est plus maintenant qu'une masse informe, hideuse, qui se roule avec d'effroyables contorsions...

Ce corps en feu est arrivé à proximité du grabat auquel il communique l'incendie.

Par la porte demeurée ouverte, le vent s'engouffre attisant le foyer incandescent.

Les flammes montent...

Au bout de quelques minutes toute la masure est en feu...

Le corps de la Frochard achève de brûler au milieu de l'immense fournaise...

Et dans cette rue de Lourcine, les habitants demeurent indifférents à cet incendie qui fait rage sur une masure isolée.

Il semble qu'on soit satisfait, dans ce quartier d'être, du même coup, débarrassé de l'antre et des fauves, car on ne doute pas que la Frochard et Pierre n'aient trouvé la mort dans l'incendie qui a détruit leur masure.

Quand les agents de police et les soldats du guet attirés par la nouvelle que le feu s'était déclaré dans le quartier de la Bièvre, arrivèrent sur le lieu du sinistre, il ne restait plus que des amas de décombres fumants.

Le foyer de l'incendie était absolument circonscrit. Il n'y avait rien autre à faire qu'à laisser le feu s'épuiser et s'éteindre faute d'aliment.

Après cette alerte, les habitants du quartier, refermèrent leurs portes, sans accorder un regret à la Frochard.

Quant au pauvre Pierre, à peine eut-on pour lui un mouvement de pitié.

— Après tout, se disait-on, commentant la triste fin du boiteux ; ce n'était que le fils d'un supplicié ; le voilà mort, tout est bien qui finit bien. »

Quelques rares voisins qui connaissaient mieux le pauvre garçon s'apitoyèrent sur son sort, plaignant cet infortuné qui avait mené une existence de galérien, et qui finissait par une mort horrible !

Pour tous, comme on le voit, il n'était pas douteux que la mère et le fils n'eussent péri dans l'incendie qui avait, en moins d'une demi-heure, dévoré la triste masure habitée par la veuve du supplicié.

Le docteur et Pierre arrivèrent quand déjà le quartier était retombé dans un morne silence.

La rue de Lourcine était déserte.

Le carrosse s'étant arrêté à l'entrée de la rue, le médecin et son compagnon s'engagèrent à pied dans cette sombre rue boueuse, dont les maisons basses étaient, ainsi que nous l'avons dit précédemment, très espacées et séparées par des terrains vagues.

Ils marchèrent en silence. Le rémouleur n'osait dire les sombres pressentiments qui assaillaient son esprit.

Le pauvre être ne se faisait guère illusion sur le sort qui attendait sa misérable mère. Quand il l'avait quittée, il se disait qu'il ne la trouverait peut-être pas vivante.

Quant au docteur, très absorbé dans une préoccupation qui s'acharnait en lui depuis quelque temps, il ne venait au secours de la Frochard que poussé par le sentiment d'humanité qui commande de secourir même les misérables, même les criminels menacés de mort.

Les deux hommes arrivèrent ainsi à quelques pas de l'endroit où devait se trouver la masure. Mais là, ils s'arrêtèrent. Les émanations provenant des décombres brûlés les saisirent à la gorge.

— Il y a un incendie près d'ici ! dit M. Hébert.

Mais déjà Pierre avait tout compris.

Et, étendant le bras dans la direction où naguère encore s'élevait la demeure de la Frochard :

— Mon Dieu !... mon Dieu !... s'écria-t-il, c'est chez nous !... Regardez, monsieur, la fumée sort de la maison...

Ce qu'il appelait la maison n'était plus représenté que par un pan de mur aux trois quarts écroulé et que couronnait une épaisse fumée noire et nauséabonde.

— C'est fini !... c'est fini !... sanglota le rémouleur... Elle a mis le feu !... et elle est morte là... Ah ! mon Dieu !... pourquoi suis-je parti ?

Il se lamentait. Cloué sur place, tout son corps tremblait. Il n'osait plus avancer, de peur de découvrir le cadavre de sa mère au milieu des décombres.

— Restez là ! commanda le docteur.

Et Pierre, obéissant, s'affaissa sur le sol, le visage dans ses mains.

M. Hébert regarda pendant quelques secondes avec pitié ce fils qui pleurait une mère infâme.

— Attendez-moi là, dit-il d'une voix émue, je vais m'informer, il n'y a peut-être rien de désespéré.

Après avoir prononcé ces mots, il se dirigea vers les ruines fumantes. Une écœurante odeur de chairs brûlées s'en dégageait.

Le docteur ne s'arrêta pas devant les décombres ; à cinquante pas de là, il vit une bicoque dont les fenêtres mal jointes laissaient filtrer de la lumière.

Résolument il alla frapper à la porte.

— Qui va là ? grommela une voix partant de l'intérieur.

— Ouvrez ! répondit M. Hébert.

Et pour mieux rassurer les habitants de la sordide masure, il ajouta :

— Ouvrez ! j'ai un renseignement à vous demander.

La porte s'entrebâilla.

Une tête d'homme apparut.

Le docteur s'informa aussitôt :

— Il y a eu un incendie, ici près ?

— Oui, peu de chose !... un chenil qui a flambé.

— Et les personnes qui habitaient là ?

— Grillées, comme le reste !

— *Vous dites ?*

— Que la Frochard ne doit plus être pour le quart d'heure, qu'un monceau de charbon... Et son fils aussi !

— Vous vous trompez, dit M. Hébert... le fils n'a pas...

— Il a flambé avec sa gueuse de mère, puisque nous ne l'avons pas vu sortir de la bicoque.

— Quoi !... On n'a pas porté secours à ces malheureux ?

(A suivre)

A LOUER

Rue de Béthune, Lille

(2.200 fr. net)

Deux vastes & superbes

MAGASINS

avec

APPARTEMENTS AU 1er

S'adresser au Bureau du journal.

LESSIVE PHENIX

se vend en paquets de

1, 5 & 10 kilogr.

500 & 250 grammes

IMPERIAL Fine CURAÇAO

VIENT DE PARAITRE !

Le Socialisme et Les Femmes

par

Jules DESTRÉE

Membre de la Chambre des Représentants

Bonne brochure de propagande de 20 pages

SOMMAIRE : I. Socialisme et Féminisme. — II. La Femme et les Droits politiques. Electorat. Admissibilité aux emplois. — III. La Femme et les Droits civils. En général. Spécialement la femme mariée. — Conclusions : Evolution du mariage. — Devoirs des Femmes socialistes.

Prix : 5 centimes

Pour les groupes et les vendeurs, 3 fr. le cent contre mandat ou timbres-poste.

En vente à la Librairie du Peuple, 35, rue des Sables, Bruxelles.

PARIS — Près de la gare du Nord — PARIS

SPÉCIALITÉ DE COSTUMES TAILLEUR - ROBES ET MANTEAUX

FAÇON DE 1er ORDRE

Madame CORNUAT

36, Rue de Dunkerque, 36, PARIS

SES COSTUMES TAILLEUR A 80 FR. - 100 FR. - DOUBLÉ SOIE 150 FR.

Robes de Ville — Toilettes de Bal

Se défier des contrefaçons et exiger le VÉRITABLE

ELIXIR TONIQUE ANTIGLAIREUX DU Dr GUILLIÉ

Refuser tout antiglaireux ne portant pas la signature Paul Gage

Préparé par le Dr Paul GAGE Fils, Pharmacien de 1re Classe

Seul propriétaire de ce médicament, 9, rue de Grenelle-St-Germain, à PARIS

L'ÉLIXIR du Dr GUILLIÉ est un des médicaments les plus économiques comme *Purgatif* et comme *Dépuratif*, c'est le meilleur remède contre toutes les maladies occasionnées par la *Bile* et les *Glaires*.

Depuis plus de quatre-vingts ans, l'ÉLIXIR du Dr GUILLIÉ est employé avec succès contre les maladies du *Foie*, de la *Rate*, du *Cœur*, *Goutte*, *Rhumatisme*, des *Fièvres Paludéennes* et *Pernicieuses*, la *Dysenterie*, la *Grippe* ou *Influenza*, des maladies de la *Peau* et les *Vers Intestinaux* ; c'est le remède indispensable aux personnes fortes, à tempérament sanguin. Il peut être administré à la plus tendre enfance et à la plus extrême vieillesse, sans jamais donner lieu à aucune espèce d'accident. Chaque bouteille est accompagnée du *Traité de l'Origine des Glaires*, du Dr GUILLIÉ. Cette brochure est adressée FRANCO à toute personne qui en fait la demande.

Prix en France : la Bouteille, 6 fr. ; la 1/2 Bouteille, 3 fr. 50

PILULES d'EXTRAIT d'ÉLIXIR TONIQUE ANTIGLAIREUX du Dr GUILLIÉ

Le Flacon, 3 fr. 50. — Le 1/2 Flacon, 2 fr.

SIROP D'EXTRAIT D'ÉLIXIR TONIQUE ANTIGLAIREUX DU Dr GUILLIÉ

Ce sirop, à base de curaçao d'un goût très agréable est le purgatif le plus facile à prendre aux femmes et aux enfants. - Le flacon, 2 fr.

MAISON

M. FÉVRIER & Cie

TAILLEURS

2 et 4, Grande-Rue — ROUBAIX — 2 et 4, Grande-Rue

Draperies Hautes Nouveautés

Vêtements Confectionnés et sur Mesure

Maison de Premier Ordre

et de CONFIANCE, ne livrant que des Articles absolument garantis

16 SUCCURSALES

Docteur MERLIER

148, Rue de Lannoy, ROUBAIX

Consultations gratuites tous les jours de 2 heures à 9 heures, pour maladies générales (Estomac, cœur, poumon, etc.

Mardis et jeudis, de 2 heures à 4 heures, consultations spéciales de maladies de la peau et syphilitiques.

Les malades sont priés de prendre leur urine avec eux et s'ils toussent, leurs crachats.

Vaccination et revaccination gratuite tous les dimanches, de 10 heures à 11 heures.

Les Médecins sont unanimes à reconnaître, après essais, qu'un seul remède guérit réellement les **Echauffements, Ecoulements, Blennorrhagie** et toutes **les maladies des voies urinaires** chez l'homme et la femme :

LES CAPSULES VERTES

Green Capsules du Dr BENDERS

ex-major des troupes coloniales anglaises

(inoffensives composées d'extraits d'herbes des tropiques)

Le DÉPURATIF du même docteur est souverain contre les **Vices du sang, les Maladies de la peau, Dartres, Eczémas, etc., et tous les accidents syphilitiques.**

DÉPOTS dans les pharmacies de MM. LECLERCQ, Grande-Place, à Lille ; GERRETH, 15, rue du Chemin-de-Fer, à Roubaix ; VANNEUFVILLE, rue Saint-Jacques, à Tourcoing ; BLANCKAERT, à Wattrelos ; MONTAIGNE, à Mouveaux ; LEGAY, Grande-Place, à Lens ; Vasseur, rue des Treilles, à Béthune ; SAINTIVE, rue Pasteur, à Hénin-Liétard ; Dr BERQUET, rue Lafayette, à Calais.

Pour la Belgique : Pharmacie MAES, Grande-Place, à Mouscron.

OCCASION

Plusieurs lampes à arc à vendre

S'adresser, 1, Place du Vieux Marché aux Poulets

AU MAGASIN

VIN Garanti pur Jus la Pièce **100** fr. franco Lille, Octroi compris, facilités de paiement. Echte gratis. J. KARST et Cie, Bordeaux.

Société Générale de Publicité

Capital : 2 MILLIONS de Francs

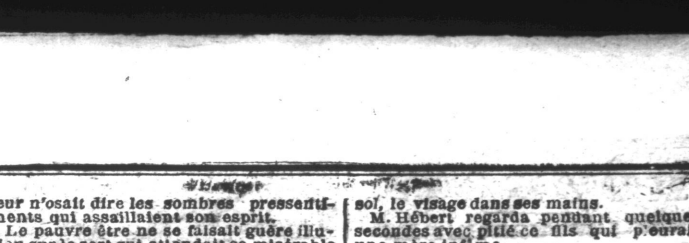
PARIS — 7, rue Drouot, 7 — PARIS

ANNONCES DANS TOUS LES JOURNAUX

Prix défiant toute concurrence

RÉCLAMES DANS LES TRAMWAYS

5 fr. — PHARMACIE COUVREUR, ROUBAIX — 2 fr. 50



Pharmacies : **BUISINE**, Place de la Gare, à Lille ; **COUVREUR**, à Roubaix ; **BRUNEAU**, à Tourcoing ; **LEGAY**, à Lens ; **BECK**, à Valenciennes ; **VASSEUR**, à Béthune.

GRANDE FABRIQUE D'APPAREILS SANITAIRES

LOUIS BERNARD

PARIS — 82, Rue d'Hauteville, 82 — PARIS

BAIGNOIRE ZINC 1m60×0m72 — Peinte extérieurement — CHAUFFE-BAIN AU BOIS OU AU CHARBON — LE TOUT : 295 fr.

BAIGNOIRE ZINC 1m60×0m72 — Peinte extérieurement — CHAUFFE-BAIN EN CUIVRE AU GAZ — LE TOUT : 350 fr.

En plus pour Baignoire fonte émaillée incraquelable : 100 fr.

Toutes mes Salles de Bains peuvent s'installer dans un espace de 1m90×0m80

FRANCO de Port et d'Emballage — GARANTIE TROIS ANS — TÉLÉPHONE N° 203-60

Mes appareils sont livrés prêts à être posés, réglés et garnis, dans un emballage confortable

LA LOI MUNICIPALE DE 1884

suivie de la

Circulaire adressée aux Préfets par M. WALDECK-ROUSSEAU

Ministre de l'Intérieur et des

Instructions Ministérielles relatives à l'application de la Loi du 5 Avril 1884

Un volume, 1,25 — Par poste, 1,50

Lire : Lucien DESLINIÈRES Lire :

L'Application* du *Système Collectiviste

PRÉFACE DE JEAN JAURÈS

Un fort volume de 500 pages, 3 fr. 50 au lieu de 6 fr.

CHEZ TOUS NOS VENDEURS & A L'ADMINISTRATION DU JOURNAL

FEUILLETON DU 12 JANVIER — N° 215

MONSEIGNEUR

PAR

Paul SAUNIERE

DEUXIÈME PARTIE

LE SECRET D'OR

X

Le duc de La Tournaye voyage pour s'instruire

Louis XVI trouva que Dumouriez était « trop turbulent » — ce furent ses propres expressions — pour mener à bonne fin une négociation toute diplomatique.

Le ministre se creusait la tête, lorsque soudain il se frappa le front.

— Vous avez trouvé ? demanda le roi.

— Je le crois, sire.

— De qui s'agit-il ?

— D'un de mes bons amis, lequel partage entièrement mes goûts et mes opinions, et qui, de plus, est le plus dévoué sujet que Votre Majesté possède sur les terres de France et de Navarre.

— C'est un gentilhomme, au moins ?

— Et l'un des plus illustres qui existent sire.

— Et il se nomme...

— Le duc de La Tournaye.

Le roi tressaillit.

— C'est vrai, dit-il. Comment se fait-il que je n'aie pas pensé à lui ?

— Ainsi ce choix convient à Votre Majesté ?

— On ne peut davantage. Faites-le prévenir qu'il vienne me parler à l'instant.

Turgot hésita.

— Pardon, sire, dit-il ; mais ne craindriez-vous pas, en faisant publiquement appeler M. de La Tournaye, de prêter à des commentaires inutiles sinon dangereux ? On vous observe de très-près à la cour...

— C'est juste, fit le roi. Il faut pourtant bien que je lui parle.

— Rien n'est plus facile, sire.

— Comment ?

— Un jour de plus ou de moins ne signifie rien en cette affaire...

— Sans doute.

— Eh bien ! n'avez-vous pas demain un grand bal bal aux Tuileries.

— Oui, je l'avais oublié.

— Et, sans doute, le duc de La Tournaye y est invité ?

— C'est plus que probable.

— Alors, sire, voilà une occasion toute trouvée de communiquer vos projets à votre ambassadeur.

— Vous avez raison, Turgot, fit le roi. A la faveur de la danse, au bruit de l'orchestre, nul ne se doutera que je donne une véritable audience à M. de La Tournaye.

— Faut-il m'assurer qu'il est invité ? demanda le ministre.

— C'est inutile. Faites-lui tout simplement dire qu'il ne manque pas d'assister à cette fête.

— Je le lui dirai moi-même, fit Turgot. C'est plus sûr.

— Soit, mais pas un mot de la mission que je lui destine !

— Soyez tranquille, sire.

Turgot sortit et se rendit chez Lucien.

Après avoir causé longuement avec lui de tout ce qui les intéressait, il se leva et se dirigea vers la porte.

— A propos, fit-il au moment d'en franchir le seuil, viendrez-vous demain au bal de la cour ?

— Je ne crois pas, répondit Lucien.

— Pourquoi ?

— Parce que la duchesse est dans une situation pour laquelle ces sortes de distractions sont défendues.

— Ah ! c'est juste, mais vous ?...

— Moi, je lui tiendrai compagnie.

— Vous avez tort, mon ami, non pas de tenir compagnie à votre femme, s'empressa d'ajouter Turgot, mais de demeurer tant à l'écart.

— Pourquoi ? Je ne suis pas ambitieux, vous le savez...

— Oui, je sais, vous employez tout votre temps à des occupations plus méritantes ; mais ce n'est pas une raison pour nous bouder. Je suis certain que le roi vous verrait avec plaisir.

— Oh ! le roi ne songe guère à moi...

— Vous vous trompez, mon cher. Il me l'a dit.

— Comment ! fit Lucien stupéfait, Sa Majesté a manifesté le désir de me voir !

— Oui, mon ami.

— C'est différent. Avant tout je suis aux ordres du roi.

— Alors je peux compter sur vous demain soir ?

— C'est inutile. Faites-lui tout simplement dire qu'il ne manque pas d'assister à cette fête.

— Sans faute, promit Lucien.

— A la bonne heure ! dit le ministre.

Il s'éloigna, laissant le duc très-intrigué. Celui-ci ne se dissimulait pas, en effet, que le véritable but de la visite que Turgot lui avait faite était de l'inviter tout spécialement au bal que donnait la reine.

Le lendemain, il fut exact.

A peine son arrivée fut-elle remarquée, quoiqu'il échangeât force saluts avec la foule des gentilshommes qui le coudoyaient.

Il vit la jeune reine, entourée de ses dames d'honneur, magnifiquement belle, superbement parée, et autour de laquelle s'empressait un essaim de jeunes courtisans, vêtus de costumes éclatants.

Il s'avança vers elle pour la saluer. Il portait lui-même un habit et une culotte de satin bleu de roi, richement brodés d'argent, un gilet de satin blanc semé de bouquets de myosotis, et des bas de soie blancs qui faisaient admirablement valoir sa jambe bien tournée.

Quand il fut à quelques pas de Marie-Antoinette, il s'inclina cérémonieusement. Déjà même il allait se retirer, quand elle se leva de son fauteuil, courut à lui et s'empara de son bras.

— Dites-moi donc, monsieur le duc, fit-elle en l'entraînant, tout ce qu'on raconte de vous est-il vrai ?

— Cela dépend de ce que l'on raconte, madame.

— On prétend que vous avez rapporté des Indes un trésor incalculable.

— Incalculable... c'est beaucoup dire, fit Lucien en souriant.

— Pourtant mon joaillier m'a affirmé que vous aviez les plus magnifiques diamants du monde.

— Il paraît que c'est vrai, madame.

— Alors, j'irai vous voir, monsieur le duc.

— Ce sera pour moi et pour la duchesse un bonheur que nous n'osions pas mérité.

— Oh ! vous en méritez bien d'autres, fit la reine ; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Voyons : êtes-vous un homme à me garder le secret ?

Lucien eut un mouvement de surprise.

— Votre Majesté n'en doute pas, j'espère, répondit-il.

— Eh bien, je vais vous dire de quoi il s'agit...

— Je vous écoute, madame.

— J'ai depuis longtemps envie d'un collier de diamants...

— Qu'à cela ne tienne, madame. Les plus beaux me sont précisément restés.

— Et vous consentiriez à me les céder ?

— Je m'en ferai un plaisir.

— Mais à quel prix ?

— Au prix que le joaillier de Votre Majesté les estimera.

— Et j'aurai le droit de choisir ?

— Vous aurez tous les droits que vous réclamerez, madame.

— Je n'en attendais pas moins de votre courtoisie, monsieur le duc, dit Marie-Antoinette. Aussi je ne crois plus un mot des vilains bruits dont on s'est fait l'écho près de moi.

— Quels bruits ?

— On prétend, monsieur, que vous faites cause commune avec nos ennemis.

— Quels ennemis, madame ?

— Je veux parler de ces réformateurs, ou plutôt de ces utopistes, qui ont la prétention de fonder les bases d'une société imaginaire...

— Mais je ferai remarquer à Votre Majesté que ces réformateurs, loin d'être les ennemis du trône, en sont au contraire, les amis les plus éclairés, répliqua-t-il.

— Vous croyez, monsieur ? fit la reine en le regardant en face.

— Assurément, madame.

— Pourtant on m'a affirmé que vous receviez chez vous des hommes et des jeunes gens qui se font remarquer par la violence de leur langage... on m'a même cité quelques noms...

— Lesquels ?

— Attendez... je ne me souviens pas très-bien, fit Marie-Antoinette.... Ah ! on m'a parlé de Dumouriez, de Brissot, Marat, Robespierre... que sais-je encore...

— On a dit vrai à Votre Majesté.

— Et vous croyez que ces messieurs sont nos amis ? s'écria la reine.

— Je prétends, madame, qu'ils vous servent mieux que ceux qui vous poussent à la résistance.

— C'est possible, après tout... dit Marie-Antoinette à demi-voix. Dans tous les cas, reprit-elle, croyez, monsieur le duc, que je ne vous confonds pas avec ces *gens-là*. Je sais trop combien vous êtes noble et généreux, et bien que l'on ait essayé de vous présenter à mes yeux comme un redresseur de torts.

— Moi ! se défendit Lucien ; j'espère du moins qu'on a dit à Votre Majesté sur quoi se basait cette odieuse calomnie.

— Certes. On prétend que vous vous plaisez à venir en aide à ceux dont le roi ou ses ministres n'ont pas cru devoir écouter les réclamations.

(A suivre).